

Pascal Engel (dir.), *Lire Davidson. Interprétation et holisme*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1994, 234 p.

Richard Vallée

Volume 23, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027418ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027418ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vallée, R. (1996). Compte rendu de [Pascal Engel (dir.), *Lire Davidson. Interprétation et holisme*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1994, 234 p.] *Philosophiques*, 23(2), 464–467. <https://doi.org/10.7202/027418ar>

Pascal Engel (dir.), *Lire Davidson. Interprétation et holisme*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1994, 234 p.

Davidson est sans nul doute un des grands philosophes de ce siècle. Il a marqué la philosophie du langage comme la philosophie de l'esprit, et peut être considéré comme le « père » de la philosophie de l'action. Il est par ailleurs aisé, pour celui à qui la philosophie analytique ne répugne pas, de reconnaître chez lui des réponses à des questions que l'on retrouve autant chez Aristote que chez Kant. On ne peut donc que saluer l'arrivée de ce recueil consacré à Davidson, recueil qui comprend cinq articles provenant d'une table ronde tenue à Paris en 1992, en plus d'une introduction de P. Engel (« Perspectives sur Davidson ») et d'une bibliographie des œuvres de Davidson jusqu'en 1993. L'introduction d'Engel s'adresse au débutant qui voudrait savoir pourquoi cet auteur a une telle importance, et met bien en perspective la pensée de Davidson tout en soulignant l'aspect anti-réductionniste de la démarche de ce dernier. Il faut cependant mettre en garde le lecteur : malgré une introduction destinée au néophyte, le recueil, loin de constituer une présentation de la pensée de Davidson au lecteur francophone, réunit des textes où l'on retrouve des discussions complexes sur des problèmes philosophiques non moins complexes. À ce titre, c'est un livre qui peut légitimement être qualifié de publication savante. La contribution de Davidson, « La mesure du mental », est, pour la première partie, une reprise de « Thinking Causes » (J. Heil & A. Mele (eds.), *Mental Causation*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 3-17). Davidson y défend la troisième prémisses conduisant au monisme anomal — « il n'y a pas de lois psycho-physiques strictes » — contre l'accusation dont J. Kim s'est fait le champion, à savoir qu'elle rend le mental causalement inerte. Les explications de Davidson sont claires et ajoutent quelques détails à ce que l'on peut lire dans ses textes antérieurs sur le même sujet. La seconde moitié est, quant à elle, une reprise des positions défendues dans « Three Varieties of Knowledge » (A.P. Griffiths (dir.) *A. J. Ayer. Memorial Essays*, Cambridge, CUP, 1991, p. 153-166) et deux raisons expliquant l'absence de lois psychophysiques. La première, la rationalité du mental, est connue. La seconde, bien que liée à la première,

l'est moins. Davidson soutient en effet que le vocabulaire mental, contrairement au vocabulaire physique, est irréductiblement causal. Il affirme que les termes mentaux « font appel à la causalité parce qu'ils sont construits, comme le concept de causalité lui-même, pour extraire à partir de la totalité des circonstances qui conspirent à causer un événement unique juste ceux des facteurs qui satisfont un certain intérêt explicatif particulier » (p. 46). Ainsi, la notion de croyance serait une notion causale. Il faut aussi comprendre que les concepts qui ont une occurrence dans des lois strictes n'ont pas d'aspect causal. Cet argument supplémentaire demande des clarifications que Davidson ne fournit malheureusement pas (dans cet article tout au moins). On se demande, par exemple, comment le caractère causal de ce vocabulaire s'accorde avec la normativité qui lui est aussi caractéristique. Cette thèse sur les termes d'attitude propositionnelle ouvre de nouvelles pistes pour la recherche sur la relation entre philosophie de l'action et philosophie de l'esprit, et les exégètes auront matière à réflexion. En fin d'article, Davidson tente de rendre compte de la distinction entre le physique et le mental en utilisant des positions métaphysiques défendues dans ses articles récents : des créatures communiquant linguistiquement peuvent se voir attribuer des états mentaux et disposent de la notion de vérité. Pour ce, elles ont aussi des croyances qui ne peuvent qu'être largement partagées, croyances fournissant les moyens de connaître le monde physique. C'est l'intersubjectivité qui donne la possibilité de connaître ce monde : « La communion avec d'autres esprits est la base de la connaissance ; elle fournit la mesure de toute chose » (p. 49). Toutefois, l'appareil de mesure ne peut lui-même être mesuré. C'est sur une note kantienne que Davidson, ici encore, termine son article.

Engel (« Trois formes de normativité ») apporte d'utiles clarifications à la normativité du mental chez Davidson. Il soutient à juste titre que, chez Davidson, les normes, autant cognitives, sociales que linguistiques, présupposent les normes de rationalité caractéristiques du mental, et ne l'expliquent pas. Il en tire que l'on ne peut attendre des dernières le caractère bien déterminé des premières. En ce sens, il écarte comme explicativement impertinente, dans un contexte davidsonien, toute approche de la rationalité qui ferait appel à la théorie des jeux ou à des régularités de comportement. Comme il le note dans son introduction, la rationalité, chez Davidson, n'est pas un trait empirique des humains, saisissable par une généralisation empirique ou explicable par la conformité à certaines normes. Malheureusement, si l'on présente ainsi l'aspect fondamental de la rationalité, on la rend aussi inexplicable. Et c'est peut-être une des limites de la position de Davidson.

Fodor et Lepore ont récemment écrit un livre, *Holism* (Blackwell, 1992), qui a donné lieu à un nombre impressionnant de commentaires au cours des années 1993-1994. Laurier (Daniel et non Denis comme on le lit en couverture) examine, dans la première section de son texte (« Holismes »), la notion de holisme que l'on retrouve chez Fodor et Lepore. L'étude est minutieuse et le résultat convaincant. Fodor et Lepore ont consacré à Davidson un chapitre où ce dernier ne se reconnaît pas. Laurier, dans la seconde partie de son article, réussit à problématiser ce qu'il appelle les holismes de Davidson, et en particulier le holisme sémantique de ce dernier, dans des termes intelligibles qui le tiennent loin des généralités qui le trivialisent. Selon Laurier, le principe de compositionnalité joint au principe de contextualité, qui veut que la signification d'un terme dépende de la signification des phrases dans lesquelles il a une occurrence, conduit à une forme radicale de holisme sémantique : la signification d'un terme dans une langue dépendrait de celle de tous les autres termes de cette langue. Sa démonstration est claire et convaincante. Laurier examine

ensuite les raisons qui incitent Davidson à endosser le principe de contextualité pour découvrir le rejet de la théorie des blocs — la théorie voulant qu'un terme ait une signification isolément, et que la signification d'une phrase soit la somme de la signification des termes qui la composent et de leurs relations. Les raisons du rejet de la théorie des blocs tiennent essentiellement au recours à la notion de tenir-pour-vrai, fondamentale en théorie de l'interprétation radicale. Cette notion lie croyance et signification. Elle a pour effet que l'on interprète toujours des phrases, par le biais desquelles on a accès aux mots. La théorie des blocs suit le chemin inverse, passant des mots vers les phrases. Comme le souligne Laurier, la notion de tenir-pour-vrai n'implique pas, à elle seule, le holisme radical. Mais le passage de « tenir-pour-vrai » à « vrai » dans une phrase T passe par le recours au principe de charité qui, lui, doit s'appliquer en tenant compte d'autres phrases. Ici, le holisme sémantique radical semble inévitable. En réussissant à lier des notions fondamentales en théorie de l'interprétation radicale, Laurier jette un tout nouvel éclairage sur celle-ci.

Bilgrami (« Pour le holisme sémantique »), dans un très long texte (81 pages), répond à l'attaque de Fodor et Lepore (*Holism*) contre le holisme sémantique. Deux sections sont consacrées à des critiques de l'atomisme de Fodor-Lepore, sections dans lesquelles Bilgrami justifie également des thèses sémantiques (utilisant la notion de *Sinn* ou quelque chose pouvant servir de répondant cognitif aux expressions linguistiques) qui conduisent au holisme sémantique. Ces deux sections sont fort convaincantes. Une troisième section présente la contribution positive de Bilgrami (et l'essentiel de son livre *Belief and Meaning*, Blackwell, 1992). Cette dernière est très intéressante car elle constitue, en fait, une réponse davidsonienne aux positions anti-individualistes soutenues par Burge dans « Individualism and the Mental » et renouvelle la problématique de la relation langage/pensée. En bref, Bilgrami soutient que, lorsqu'on veut rendre compte de la signification des expressions linguistiques, on doit tenir compte des croyances des agents. Mais si la signification d'une expression, comme « eau », est fonction des croyances des agents relativement à l'eau, attribuer à un agent particulier un contenu de pensée portant sur l'eau — « Pierre croit que l'eau apaise la soif » — ne demande pas que le contenu attribué reflète toutes ces croyances. On peut abstraire ce contenu des croyances de l'agent particulier. La démarche est intéressante parce qu'elle a pour effet qu'un locuteur peut mal maîtriser la signification d'un terme dans sa langue — signification donnée par toutes les croyances associées à ce terme par les locuteurs compétents — sans que cela ait d'effet désastreux sur ses contenus de pensée. Chez Burge, le contenu de pensée associé à un terme est donné par une convention linguistique que peut mal maîtriser un agent, avec pour conséquence qu'un agent peut mal comprendre ses propres pensées. Chez Bilgrami, un agent peut avoir des croyances que ne partage pas autrui, et donc accorder une signification particulière à un terme, sans effet néfaste. Il lui suffit, pour pouvoir communiquer linguistiquement, de partager suffisamment de croyances avec autrui. Par ailleurs, en attribuant des contenus de pensée à un agent, les autres peuvent ne tenir compte que de ses croyances. Cette position, qui minimise le rôle des conventions linguistiques et capitalise sur le partage de croyances, fournit les moyens de contrer les excès anti-individualistes.

Seymour (« Discours indirect et citation ») discute un aspect bien précis de la théorie de Davidson. Ce dernier soutient une théorie parataxique des énoncés d'attitudes propositionnelles et les traite en termes purement extensionnels. En gros, une phrase comme (1) « Galileo believes that the Earth moves » devrait être analysée en termes de deux phrases, soit « Galileo believes that. The earth moves », où « that » est un démonstratif désignant une énonciation de la seconde

phrase. Seymour présente douze critiques bien connues de cette théorie, et développe sa propre théorie, basée à la fois sur une théorie de la citation et sur l'usage de langages substitutionnels. Il déploie des moyens théoriques extrêmement riches afin de rendre compte des énoncés d'attitudes propositionnelles. Je ne veux pas présenter les détails de cette approche. Un argument qu'il ne présente pas — et que je dois à Stanley Peters — peut toutefois être utilisé autant contre une approche davidsonienne que contre celle de Seymour. Chez l'un comme chez l'autre, un énoncé d'attitude propositionnelle est scindé en deux phrases. Chez Seymour, (1) devient « Believes that (Galileo, « the earth moves ») ». Une phrase comme « Chaque homme croit qu'il est sage » devrait donc aussi être scindée. Ce faisant, on perd la possibilité de traiter « il » comme une variable liée par le terme quantifié « chaque homme ». En effet, un terme quantifié ne peut pas avoir dans sa portée une variable qui a une occurrence dans une autre phrase que celle contenant ce terme quantifié. Ce résultat est hautement indésirable et une autre analyse du « il » devrait être offerte. Toutefois, jusqu'à présent ni Davidson ni Seymour ne nous éclairent sur ce « il ». En nous privant de la traditionnelle forme logique associée à « Chaque homme croit qu'il est sage », Davidson et Seymour nous privent d'une façon élégante de rendre compte du fait que, de cette phrase, on peut inférer que quelqu'un croit qu'il est sage. Quoiqu'il en soit de mes critiques, l'analyse de Seymour, que l'on trouve développée dans son récent *Pensée, langage et communication* (Vrin/Bellarmin, 1994) me semble intéressante et féconde.

Ce recueil, axé autour des thèses de Davidson, est plus une invitation à examiner les problèmes qui préoccupent ce dernier qu'à commenter son œuvre. Il nous offre ce que l'on peut espérer de mieux, et j'ose croire qu'il trouvera un auditoire attentif.

Richard Vallée
 Département de philosophie
 Université du Québec à Montréal